LES FILMS DU WORSO ET DUNE VISION
PRÉSENTENT

SÉLECTION OFFICIELLE
COMPÉTITION
FESTIVAL DE CANNES

TIMBUKTU

UN FILM DE
ABDERRAHMANE SISSAKO

Le Pacte

LES FILMS DU WORSO ET DUNE VISION
PRÉSENTENT

SÉLECTION OFFICIELLE
COMPÉTITION
FESTIVAL DE CANNES

TIMBUKTU

UN FILM DE
ABDERRAHMANE SISSAKO

SORTIE LE 10 DÉCEMBRE

Durée : 1h37 - France/Mauritanie - 2014 - 2.35 - 5.1

DISTRIBUTION
Le Pacte
5, rue Darcet
75017 Paris
Tél. : 01 44 69 59 59
www.le-pacte.com

PRESSE
Marie-Christine Damiens
Julie Beaulieu
Tél. : 01 42 22 12 24
mc@mcdamiens.fr
julie@mcdamiens.fr

Film soutenu par

Matériel presse téléchargeable sur **www.le-pacte.com**

SYNOPSIS

Non loin de Tombouctou tombée sous le joug des extrémistes religieux, Kidane mène une vie simple et paisible dans les dunes, entouré de sa femme Satima, sa fille Toya et de Issan, son petit berger âgé de 12 ans.

En ville, les habitants subissent, impuissants, le régime de terreur des djihadistes qui ont pris en otage leur foi. Fini la musique et les rires, les cigarettes et même le football… Les femmes sont devenues des ombres qui tentent de résister avec dignité. Des tribunaux improvisés rendent chaque jour leurs sentences absurdes et tragiques.

Kidane et les siens semblent un temps épargnés par le chaos de Tombouctou. Mais leur destin bascule le jour où Kidane tue accidentellement Amadou, le pêcheur qui s'en est pris à GPS, sa vache préférée.

Il doit alors faire face aux nouvelles lois de ces occupants venus d'ailleurs…

NOTE DU RÉALISATEUR

Le 22 juillet 2012 à Aguelhok, une petite ville au nord du Mali, alors que plus de la moitié du pays est occupée par des hommes dont la plupart sont venus d'ailleurs, s'est produit dans l'indifférence quasi totale des médias et du monde un crime innommable. Un couple d'une trentaine d'années qui avait eu le bonheur de faire deux enfants a été lapidé jusqu'à la mort.

Leur crime : ils n'étaient pas mariés devant Dieu. La scène de leur mise à mort diffusée sur internet par les commanditaires est horrible : seules leurs têtes dépassent du sol où ils sont enterrés vivants.

La femme, au premier coup de pierre reçu, émit un cri rauque puis un silence. Elle était morte. L'homme ne dit rien. Cinq minutes après, ils furent déterrés pour être enterrés plus loin.

Aguelhok n'est ni Damas ni Téhéran. Ce que j'écris est insupportable, je le sais. Je ne cherche aucunement à émouvoir pour promettre un film. Ce que je veux, c'est témoigner en tant que cinéaste. Je ne peux pas dire que je ne savais pas, et, puisque maintenant je le sais, je dois raconter dans l'espoir qu'aucun enfant ne puissent apprendre plus tard que leurs parents peuvent mourir parce qu'ils s'aiment.

LISTE ARTISTIQUE

Kidane	**Ibrahim Ahmed dit Pino**
Satima	**Toulou Kiki**
Abdelkrim	**Abel Jafri**
La chanteuse	**Fatoumata Diawara**
Djihadiste	**Hichem Yacoubi**
Zabou	**Kettly Noël**
Issan	**Mehdi Ag Mohamed**
Toya	**Layla Walet Mohamed**
L'imam	**Adel Mahmoud Cherif**
Le chef djihadiste	**Salem Dendou**
Tina	**Zikra Oualet Moussa**

ENTRETIEN AVEC ABDERRAHMANE SISSAKO

Comment l'idée de ce film est-elle née?
Les raisons que l'on se trouve d'avoir tourné un film sont trompeuses. Elles nous arrangent, mais elles ne disent pas l'essentiel. Le désir de faire du cinéma, le désir de traiter un sujet, c'est un désir beaucoup plus complexe, quelque chose qui est enfoui au plus profond de nous. Pourquoi, à un moment X, décide-t-on de raconter ça ? Il ne faut pas perdre de vue qu'il y a d'abord le sens de la mission. Lorsqu'on a la chance, comme moi, de pouvoir réaliser des films, de faire partager une sensibilité et une vision du monde, on ne la galvaude pas. On fait attention à ce que l'on raconte, au choix de ses sujets. Ce choix vous positionne. A quoi bon raconter une histoire que quelqu'un d'autre peut raconter ? Moi, j'ai envie de ne raconter que ce que je suis « désigné » pour raconter. J'aime voir des films que je ne saurais pas faire, j'apprécie des thèmes différents de ceux que j'ai envie de traiter. Je peux trouver bouleversante une histoire d'amour dans un appartement. Mais je fais partie des cinéastes venant de pays lointains, d'états qui n'ont pas les moyens financiers de propulser régulièrement des films à l'affiche. Ces pays qui peuvent rester jusqu'à dix ans sans faire de film ! Quand on en fait un, il doit avoir un sens, une portée universelle, il doit alerter, concerner toute l'humanité. Mon envie, c'est de raconter des histoires que l'on ne raconte pas, pas assez, pas souvent. Et alors… il y a l'élément déclencheur, celui qui crée le prétexte, le déclic dramaturgique.

Et quel fut l'élément déclencheur pour *Timbuktu* ?
La lapidation à mort en 2012 à Aguelhok, petite ville du Mali, d'un homme et d'une femme qui s'aimaient et avaient eu des enfants mais dont le crime était de ne pas s'être mariés devant Dieu. Leur mise à mort fut diffusée sur internet. Et cette atrocité innommable s'est produite dans l'indifférence totale des médias et du monde! Ce couple dont on ne connait même pas le nom est un couple symbolique. On s'intéresse peu à un drame lointain, mais c'est oublier que la terre est ronde, que ce que l'on croit éloigné n'est pas si loin de chez soi. Les gens se disent : c'est scandaleux, pourquoi n'en parle-t-on pas ?… Mais ils ne savent pas quoi faire. Je fais partie des gens qui se plaignent que personne ne dénonce ces faits scandaleux... Sauf que je suis artiste, cinéaste, et que mon rôle est d'être passeur de cette conscience collective révoltée. A fortiori, quand il s'agit de ce que je connais le mieux, l'Afrique, ce continent qui souffre de l'indifférence dont sont victimes les pays que d'autres disent « sous-développés ».

Tombouctou est une ville symbolique, et l'épreuve qui lui fut infligée par l'occupation des djihadistes est symbolique elle aussi…
J'avais tourné une séquence de western avec Danny Glover dans *Bamako* ; cette séquence était tournée à Tombouctou, qui était alors un lieu exceptionnel de tolérance, d'échanges. On tournait juste devant la mosquée, avec des coups de feu de cinéma, et personne ne s'en offusquait. De temps en temps, on arrêtait le tournage pour laisser les gens traverser la place et aller prier. Nos activités artistiques ne dérangeaient personne. C'est cela l'Islam véritable… C'est pour cela que l'occupation de Tombouctou par ces gens venus d'ailleurs est elle aussi symbolique. Gao vivait le même calvaire, mais Tombouctou appartient à la mythologie. On est tous atteints si ce lieu est atteint. L'occupation de la ville, en 2012, a duré un an. Un an durant lequel toute une population a été prise en otage. Un an durant lequel les médias se sont bien davantage focalisés sur les otages occidentaux enlevés dans cette partie du monde !

Et c'est pendant cette occupation que le cinéaste a réagi ?
Le film n'a pas été pensé après mais pendant cette occupation, pendant l'opération militaire française. J'ai envoyé à ce moment-là une sorte d'éclaireur, en enquêteur, pour faire des interviews, y compris de djihadistes. C'est à ce moment-là qu'a été exécuté ce Touareg sur la place de Tombouctou, celui dont je raconte l'histoire. Dans mon film, la lapidation du couple, élément déclencheur, s'est partiellement éclipsée derrière l'exécution de cet homme… Dans un cas comme dans l'autre, ces mises à mort portent atteinte aux notions de vie, d'amour. Que vous soyez Touareg, Berbère, Arabe, Peul, vous vivez dans l'austérité, vous parvenez à créer votre harmonie… Et tout à coup, arrivent ces terroristes, qui engendrent des amalgames et anéantissent tout ! Ce que vit cette famille touareg, c'est ce que vivent toutes les autres tribus : En quelques instants, tout ce que vous avez passé votre vie à construire s'écroule, il faut partir, s'enfuir - mais comment, mais où ?

Dans *Timbuktu*, Kidane, le berger touareg est victime des djihadistes. A l'époque, on a dit que les Touaregs étaient des alliés objectifs des djihadistes…
Il y a des Touaregs chez les djihadistes mais le djihad, c'est une auberge espagnole ; il y a des Touaregs comme il y a des Songhaïs, des Bambaras ; et des européens aussi - des Français, des Espagnols… Autant de laissés pour compte. Ce qui les fédère, c'est le désespoir. Ils sont démunis, ils ne savent plus quoi faire, alors ils sont à la merci de ce qui s'offre pour créer une solidarité. Les jeunes qui se sacrifient dans des attentats-suicides meurent pour donner leur vie à l'Islam et aider leur famille. Leur geste s'apparente à un sacrifice. Surtout, ces désespérés sont manipulés. Ils se sont laissés persuader que l'on racontera l'exemple de celui qui est mort bravement, et dont le geste compensera son incapacité à aider les siens.

L'histoire de Kidane, éleveur de bétail, et du pêcheur fait penser à un western. Il y a d'ailleurs un magnifique plan large, après l'altercation entre les deux hommes, qui est digne d'Anthony Mann !
Mon amour du cinéma vient du western. J'y ai toujours aimé cette recherche de la justice. Le cinéma qui me plait parle des ressorts de la société. Et là, à quoi tient le destin d'un homme ? Une vache qui se prend les pattes dans un filet de pêcheur, un coup de feu qui part…

Kidane sort du champ par la gauche pendant que meurt le pêcheur, à droite.
Il a fallu aller très vite pour tourner ce plan, monter très haut pour surplomber le décor, avant le coucher de soleil, car tout cela a été tourné en une seule journée ! C'est ce qui me passionne dans le cinéma : le caractère fragile de ce que l'on enregistre, ce que l'on doit au hasard, à la magie du moment, à l'imprévisible. Une spectatrice mauritanienne, pas du tout cinéphile, m'a dit que le pêcheur mourait en se convulsant, comme un poisson. Elle a tout compris, sans explication. C'est ce qui est exaltant quand vous choisissez la fiction, quand les images simples parlent d'elles-mêmes…

Vous avez opté pour la fiction d'emblée ?
J'ai déclenché le projet comme un documentaire... Pour les producteurs, c'est plus rassurant, cela coûte beaucoup moins cher. Mais je savais que je ne choisirais finalement pas cette option. Le documentaire était impossible : la parole n'était pas libre à Tombouctou ; mon enquêteur avait pu s'infiltrer parce qu'il était mauritanien, contrôlé par les djihadistes - mais justement, les djihadistes voulaient être interviewés ! Et là, j'ai craint d'être piégé, je me suis méfié de la manière dont serait perçue leur parole, et je ne voulais pas être « l'envoyé spécial», je voulais rester libre. Déjà, à cette étape du projet, je me demandais comment montrer la lapidation du couple. J'avais même envisagé de la figurer en cinéma d'animation, pour ne pas avoir à la filmer, pour créer une distance.

Où le film fut-il tourné ?
Quand Tombouctou a été libérée par les troupes françaises, je suis allé sur place. Je voulais d'abord remettre mon scénario en question, en rencontrant des gens. On m'avait conseillé par exemple de voir cette marchande de poisson qui, tout en étant voilée contre son gré, avait osé braver les djihadistes. Cela les avait tellement surpris qu'ils l'avaient laissée tranquille. C'est le genre de personnage que vous ne pouvez pas imaginer en écrivant votre scénario à Paris. J'ai vu aussi ces filles que l'on dépeint pudiquement comme « mariées de force » : des jeunes filles violées ! Exactement comme les lycéennes nigérianes enlevées par Boko Haram… L'une, âgée de 19 ans, a osé me raconter que tous les soirs, elle voyait arriver quatre hommes, dont elle ne voyait pas le visage. Je me suis nourri de tous ces témoignages, avec le souci de rester simple, pudique, de ne pas trop en faire. A quoi bon en rajouter, la réalité est déjà tellement insoutenable ! D'ailleurs les gens que je rencontrais en disaient peu eux-mêmes, ils avaient envie de passer à autre chose. J'avais l'intention de tourner là, sur place… Malheureusement, il y a eu cet attentat-suicide devant la garnison militaire. Trois types en 4x4 qui vont manger une grillade au restaurant, sur la place, avant de se faire exploser. Ils ont tué deux charretiers qui passaient, et qui vivaient surement les mêmes problèmes qu'eux. C'est devenu extrêmement risqué d'amener une équipe à Tombouctou, et j'ai décidé de déplacer le tournage de certaines scènes en Mauritanie, en cherchant des villes jumelles comme Oualata. La difficulté c'était d'amener là-bas des ethnies habitant Tombouctou mais pas la Mauritanie : les Songhaïs, les Touaregs, les Bambaras, les Peuls… Là encore, un nouveau défi : on n'est pas dans le confort mais dans l'incertitude, dans la vulnérabilité. On a tourné six semaines, dans la tension. Notre lieu de tournage demeurait une zone dangereuse. Il y avait des Français dans mon équipe technique. Nous étions protégés par l'armée mauritanienne, avec une implication très forte de l'Etat, mais on avait beau me dire chaque jour que personne ne serait enlevé, que la situation était sous contrôle, nous n'étions pas à l'abri d'un attentat-suicide.

Comment avez-vous sélectionné vos acteurs ?
La plupart sont des amateurs, et ce ne fut pas simple. Par exemple, le jour où je tourne la scène du jugement de Kidane, mon assistant m'amène un homme pour jouer le juge, et je me rends vite compte qu'il ne fait pas l'affaire. Je dis alors à un régisseur que c'est lui qui va jouer le juge ; il n'a pas le temps de réfléchir au rôle et en endosse aussitôt le costume… Et il se révèle d'une force incroyable ! Pour Kidane le Touareg, je ne peux pas aller chercher un acteur de théâtre : il n'existe pas. Alors, je déniche un type sur photo, un musicien qui vit à Madrid, avec lequel j'ai juste un entretien téléphonique; et quand il arrive, je lui fais confiance, je ne lui fais même pas faire un essai… Et il est fantastique ! C'est cela, la fragilité du cinéma - et son miracle. A la fin, on tourne les scènes de la mort du pêcheur. C'est à 20 kilomètres de Kifa, la seule étendue d'eau non desséchée qu'on a trouvée. Le pêcheur doit parler Songhaï ou Bozo, une langue avec laquelle il peut communiquer avec l'éleveur touareg. A Tombouctou, les gens parlent au moins trois langues! C'est pour cela que je montre que les djihadistes se déplacent avec des interprètes. Mon assistant me montre une photo du pêcheur qui a été sélectionné : il ne me convient pas du tout. Ce personnage doit mourir, sa présence est très courte, il faut qu'il dégage quelque chose, qu'on l'aime pour une raison ou une autre. Il lui faut du charisme. Ce n'est pas le cas de l'homme que l'on me propose. Alors, je me prépare à improviser, à imaginer de tourner la mort du pêcheur sans le pêcheur. Le décor est prêt. Et là, parmi les piroguiers, je vois un homme…Il vient de Tombouctou, il me raconte qu'il a fui les djihadistes, qu'il est réfugié là depuis un an ; il parle songhaï, bambara, tamachek (la langue touareg) ; la pêche est sa passion, il a tout compris de mon propos, il est prêt à faire tout ce que je lui demande ! Nouveau miracle : il est parfait ! Au cinéma, le cinéaste n'est qu'un passeur. Son travail est solitaire, mais il bénéficie d'un inconscient collectif. C'est cette magie qui me passionne - à condition qu'elle reste exceptionnelle et ne s'érige pas en principe !

Comment avez-vous trouvé Layla, la fille du Touareg ?
C'est la démonstration de ce que je viens de vous dire. Dans mon scénario, j'ai écrit : Satima vit avec son mari et leur petite fille Toya, 3 ans. J'arrive à Mbera, un camp de réfugiés maliens en Mauritanie - 70 000 personnes, pour y choisir mes figurants touaregs. Celle qui jouera Satima, je l'ai déjà choisie, c'est Toulou Kiki, une chanteuse qui vit à Montreuil. Mais je cherche encore la fillette de trois ans, qui sera accompagnée par sa vraie mère sur le plateau. Chaque fois que je pénètre dans une tente, il y a une gamine qui s'arrange pour être dans mon champ de vision : elle a douze ans, elle ne correspond donc pas à ce que j'ai prévu, mais elle me suit partout… Je fais une photo d'une mère avec sa fille, elle trouve le moyen d'être au bord de l'image. Au moment de partir, je suis dans ma voiture, et elle vient me dire au revoir. Mon assistant me dit : « Abderrahmane, cette fille doit être dans le film » ! Je regarde les yeux de cette enfant, elle me sourit, je lui souris et je pars… Un peu plus tard, j'appelle mon interlocuteur du camp de Touaregs , et lui dis de contacter la famille de Layla Walet Mohamed : Toya n'aura pas trois ans mais douze !

Avez-vous fait tourner des acteurs professionnels ?
Il y a Abel Jafri, le djihadiste qui ne sait pas conduire ; Hichem Yacoubi, le djihadiste danseur ; Zikra Oualet Moussa, la marchande de poisson ; et Kettly Noël, une chorégraphe haïtienne qui vit à Bamako depuis plus de 15 ans, où elle a créé une école de danse. Zabou, le personnage qu'elle interprète, existe réellement : elle vit à Gao, c'est une ex-danseuse du Crazy Horse dans les années 60, et elle est devenue folle ; elle s'habille comme dans le film, elle a toujours un coq sur l'épaule et elle parle très bien français. Quand les djihadistes étaient à Gao, c'était la seule qui pouvait marcher sans se couvrir la tête, la seule qui pouvait chanter, danser, fumer, et leur dire qu'ils étaient « des connards ». Autrement dit : l'interdit est permis quand la personne est folle. Elle est l'incarnation des femmes qui ont porté le combat, celles qui osent, qui bravent.

Lorsqu'elle barre la route aux djihadistes, bras en croix, c'est Tian'anmen…
Absolument ! Et avec elle, j'évoquais Haïti, cette autre catastrophe : en effet, cette femme s'est installée à Tombouctou, bien loin de son île, plusieurs années avant le tremblement de terre. Et voilà que, par une étrange tragédie du destin, elle se retrouve plongée dans un autre séisme ! C'est aussi un film sur les chaos que vivent des individus et qui les poussent sur des routes… Dans toutes les sociétés, les femmes sont plus fortes que les hommes. C'est plus visible en situation de crise, mais ce sont elles qui tiennent tout. La femme est capable de se laisser flageller et de chanter en même temps. La marchande de poisson porte le voile qu'on lui a imposé, mais elle est capable de se dresser… Les hommes sont plutôt aptes à baisser leur pantalon.

Condamné à mort, Kidane accepte son sort, avec fatalisme, mais s'inquiète du sort de sa fille…
La petite fille incarne l'extrême fragilité. Elle est la gazelle que l'on voit courir au début ; elle est la beauté, l'harmonie que l'on blesse, que l'on traumatise. En mourant, Kidane doit la protéger, la sauver. Je montre qu'il pense aussi à sa femme, mais sa fille incarne l'avenir. Je suis convaincu qu'Hervé Gourdel, décapité en septembre en Algérie, n'a pas pleuré, n'a pas crié, non… Je suis sûr que sa pensée ne pouvait aller que dans l'intime, dans ce qui est tout pour lui : vers sa femme, ses enfants… Le film insiste sur ce point essentiel : ce que jamais aucune violence ne pourra tuer, c'est l'amour. Tu peux tuer un homme, tu ne peux pas tuer l'amour qu'il a envers sa fille, sa femme. C'est fondamental, et c'est la clé de la victoire contre la barbarie. C'est ainsi qu'on brave l'extrémisme ! Ils n'auront pas le dernier mot. Ce qui va gagner, c'est la beauté, la dignité.

Le film frappe par sa beauté formelle, sa poésie, sa douceur, ses métaphores, sa sérénité. Pourquoi était-il nécessaire à vos yeux de nimber votre dénonciation d'une telle ampleur métaphysique ? L'ambition cinématographique devait-elle prendre le pas sur le discours ?
Je le crois. Je crois qu'il faut rester harmonieux quand on évoque l'horreur, et qu'il est crucial de communier avec le spectateur, de tourner le dos au spectaculaire pour se mettre sur un pied d'égalité avec lui, l'inviter à faire le film, à l'inventer avec nous.

La séquence de la lapidation est une leçon de morale du regard. Un montage parallèle déplace l'attention sur un djihadiste qui se met à danser, comme un membre de la troupe de Maurice Béjart…
Il faut déjà vous dire que cet acteur est danseur. Je n'aurais pas tourné cette scène s'il ne l'avait pas été. Pour moi, c'est ça, l'écriture cinématographique : prendre chez l'autre ce qu'il peut offrir… Pourquoi cette danse ? Parce qu'elle distille de l'harmonie. Comment montrer un caillou qui tombe sur la tête d'une femme et la tue s'il n'y a pas cette respiration possible ? D'un côté, la danse me permet d'avoir la distance nécessaire face à cette scène atroce ; de l'autre, elle montre qu'un djihadiste est quelqu'un comme nous, que dans chaque personne il y a du bien et du mal… Si ce djihadiste danse, c'est qu'il a peut-être envie de se lever, qu'il est conscient que quelque chose ne fonctionne pas… Au début de la scène, il enlève sa ceinture et dépose son arme, avant de danser… Je veux montrer la part d'humanité qui existe en tout barbare. Il faut aller la chercher, cette humanité, car si on ne la montre pas, on perd une partie de sa propre humanité.

Vous montrez ces djihadistes comme des êtres ridicules, des bras cassés, des ratés, des pieds nickelés et des hypocrites, qui fument en cachette, ont des pulsions..
Je montre AUSSI qu'ils peuvent être très courtois : ils rendent ses lunettes et ses médicaments à l'otage européen et lui offrent le thé. L'instant d'après, ils vont peut-être le décapiter mais je ne voulais pas les filmer en train de crier, de hurler. Je montre aussi qu'ils peuvent lapider, tuer un couple, flageller une jeune fille coupable d'avoir chanté. Mais dans tout groupe, et donc chez eux aussi, il y a forcément tous les types d'individus - le méchant, l'intellectuel, le rappeur... Je tiens beaucoup au personnage du rappeur, ce jeune auquel on a lavé le cerveau et qui pense que lorsqu'il faisait de la musique, il était dans le péché. On a appris depuis que l'égorgeur de l'otage américain James Foley était vraisemblablement un ancien rappeur londonien.

Interdiction de fumer, de jouer au ballon, de faire la musique. Obligation pour les femmes de porter des gants… Vous tournez leurs dictats en ridicule. L'humour est-il une arme ?
C'est une façon de maintenir le dialogue, car un film, c'est une conversation ; il doit être fluide, et tout ce qui peut aider le spectateur est bienvenu.

Vous filmez une scène splendide de match de foot sans ballon. Pour signifier que l'imagination est plus forte que l'interdit ?
Mais oui, l'imagination est la dernière arme qui reste à ces gens qui viennent de perdre tous leurs repères. C'est tout ce qui leur reste, l'imagination. C'est ce qui les maintient en vie parce que personne ne peut rien contre elle. Comme un ultime espoir. Et quand j'ai pensé cette scène, je l'ai visualisée exactement comme dans le film. Et puis elle a pris une dimension, une force qui la rendent très importante pour moi, en particulier grâce au travail du compositeur de la musique. Elle illustre aussi le rôle de la musique au cinéma, avec ce « clic » chaque fois qu'on tape sur un ballon imaginaire.

Vous êtes-vous senti une responsabilité de représenter votre continent, sa parole, son image ?
En effet, j'ai eu le sentiment qu'un continent tout entier se mettait derrière ce film. Cela avait un sens, à la fois pour ce continent et pour le monde. Lorsqu'un film africain est en lice dans un grand festival, et avec un tel propos, c'est toute l'Afrique qui est solidaire ! Et ce soutien, je le recevais de partout. Les nombreux SMS qui m'ont été adressés le prouvent. La probabilité pour l'Afrique de concourir pour une Palme d'or est si faible… Et c'est bien sûr une énorme responsabilité que de porter l'espoir non seulement d'un pays mais d'un continent.

Comment avez-vous vécu le fait de ne pas être au palmarès du Festival de Cannes où vous étiez donné favori, y compris pour la Palme d'or ?
Je suis un être humain, alors, sur le coup, j'ai été déçu... Car à ce moment-là, j'ai pensé à tous ceux qui avaient placé en *Timbuktu* ce si grand espoir – qu'ils soient d'Afrique ou d'ailleurs. Mais c'est justement cela qui m'a très vite aidé à passer à autre chose. Cannes est le plus grand Festival de Cinéma du monde et le plus important pour nous. Y être sélectionné en compétition officielle est en soit une sorte de consécration. Le rendez-vous le plus important pour un film, ce n'est pas la victoire sur les autres, ce n'est pas la compétition, c'est la rencontre avec le public. Et c'est à lui qu'appartient désormais le film !

LISTE TECHNIQUE

Réalisation	**Abderrahmane Sissako**
Scénario	**Abderrahmane Sissako**
	Kessen Tall
Image	**Sofian El Fani**
Montage	**Nadia Ben Rachid**
Son	**Philippe Welsh**
	Roman Dymny
	Thierry Delor
Musique	**Amine Bouhafa**
Assistant mise en scène	**Demba Dieye**
Décors	**Sébastien Birchler**
Costumes	**Ami Sow**
Régie	**Sekou Traoré**
Produit par	**Sylvie Pialat**
Une coproduction	**Les films du Worso**
	Dune Vision
	Arches Films
	ARTE France Cinéma
	Orange Studio
Avec la participation de	**Canal+**
	Ciné+
	ARTE France
	Le Pacte
	TV5 Monde
	Centre National du Cinéma et de l'Image Animée
En association avec	**Indéfilms 2**
Avec le soutien de	**Doha Film Institute**
Distribution salles	**Le Pacte**
Ventes internationales	**Le Pacte**

FILMOGRAPHIE
ABDERRAHMANE SISSAKO

2014	**TIMBUKTU (**long-métrage)
2010	**JE VOUS SOUHAITE LA PLUIE** (court-métrage)
2008	**N'DIMAGOU « LA DIGNITÉ »** (court-métrage)
2007	**LE RÊVE DE TIYA / 8** (court-métrage)
2006	**BAMAKO** (long-métrage)
2002	**HEREMAKONO** (En attendant le bonheur) (long-métrage)
1998	**LA VIE SUR TERRE** (long-métrage)
1997	**ROSTOV-LUANDA** (documentaire)
1996	**SABRIYA** (court-métrage)
1995	**LE CHAMEAU ET LES BÂTONS FLOTTANTS** (court-métrage)
1993	**OCTOBRE** (court-métrage)
1989	**LE JEU** (court-métrage)

Le Pacte

LE CERCLE NOIR POUR F | I | D | E | L | I | O CRÉDITS NON CONTRACTUELS